

Le renoncement, une prouesse psychique ?

Mots clefs : renoncement, dignité, sublimation

La dignité implique une tension entre l'humain et son destin, en ce sens la dignité peut être envisagée comme une *destination* pour l'humain, l'indignité apparaissant alors comme une absence de but – peut-être une stase de la pulsion de mort ? –, toutes les formes de nihilisme en témoigneraient. Mais le destin de l'humain ne se confond pas avec le destin de ses pulsions et sa violence ordinaire.

Si la destructivité est une expression majeure de la violence inscrite dans la pulsionnalité de chaque homme, alors le renoncement pulsionnel, en allemand *Triebverzicht*, ne peut que retenir notre attention, dans la mesure où il manifesterait pour la pulsion sexuelle un autre destin que la destruction de l'objet. Mais surtout en raison de ce que Freud écrit à propos du renoncement dès 1914 : le renoncement « à sa propre passion au profit et au nom d'une mission à laquelle on s'est consacré » est « la plus haute prouesse psychique qui soit à la portée d'un humain ». (« Le Moïse de Michel-Ange », p. 118-119, trad. Gallimard) Ou pour reprendre les mots de la poétesse Marina Zvétaieva : « Chaque fois que je renonce j'ai la sensation d'un tremblement de terre au-dedans de moi. C'est moi – la terre qui tremble. » (*Mon frère féminin*, p. 10-11, Mercure de France)

Déjà la sublimation est une possibilité psychique permettant de mettre la pulsion au service de la construction d'un objet et non de sa destruction. Ici la pulsion est inhibée quant au but sexuel et dérivée vers un but non sexuel. C'est l'exemple du peintre et de son modèle féminin, lorsqu'il choisit de la peindre d'abord avant de l'aimer ensuite. Le champ de l'art, avec la sublimation, apporte la preuve de la plasticité pulsionnelle. La beauté se désire, elle se goûte mais ne se mange pas.

Pourtant renoncer n'est pas sublimer. Il entre du renoncement dans la sublimation, mais celle-ci aboutit au déplacement du but de la pulsion, tandis que le renoncement pulsionnel paraît réclamer un sacrifice, celui de la force inhérente à la pulsion.

Dans notre société, renoncer n'a pas bonne presse, ce serait une défaite de la volonté, et en effet l'obstacle externe entraîne du déplaisir, ou mieux de l'angoisse ; or, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Freud relève que le renoncement pulsionnel pour des raisons internes, c'est-à-dire pour obéir au sur-moi apporte au moi une grande satisfaction narcissique, de la fierté en résulterait. Ne pourrait-on se demander si, avec le renoncement, une forme de jouissance n'entre pas ici en jeu ? Une telle jouissance ne se manifestant pas comme plaisir éprouvé par le moi, mais comme *passion de l'âme en corps*.

Le renoncement pulsionnel connaîtra dans le corpus psychanalytique une montée en puissance qui culmine avec l'ouvrage ultime de Freud : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. La religion monothéiste, écrit-il, « qui a commencé par l'interdiction de se faire une image de Dieu se développe de plus en plus au cours des siècles pour devenir une religion des renoncements pulsionnels. » (p. 123, PUF Quadrige). A l'appui de son propos, relevons le renoncement fondamental à l'œuvre chez chacune des figures centrales de la religion monothéiste en ses trois occurrences : Abraham renonçant à égorger son fils, Moïse renonçant à la sensorialité pour la spiritualité (et aussi, selon l'interprétation de Freud du Moïse de Michel-Ange, renonçant à briser les Tables de la Loi), Jésus renonçant à sa divinité pour devenir homme, soit ce que nomme la *kénose* en théologie, enfin Muhammad renonçant à toute anthropomorphisation du divin.

La prise en compte du renoncement pulsionnel chez Freud commence avec *Totem et tabou* (1913) et les nombreux renoncements consécutifs au meurtre du père primitif (renoncement au meurtre du prochain, renoncement à l'inceste). En d'autres termes, c'est ce meurtre inaugural, celui du chef de la horde – cet absolu de l'acte – qui fonde la possibilité psychique ultérieure, celle du renoncement qui se fera au nom d'une cause d'abord spirituelle, puis sacralisée, « le crime innommable » après-coup se ramenant à l'amour du père mort, à sa déification, l'amour prétendant succéder à la haine à la faveur de la levée du refoulement de l'acte. Bien sûr, on doit interroger un tel acte, car le meurtre du géniteur tout-puissant dont le père – la fonction paternelle – sera la conséquence, génère dans l'histoire des hommes une interminable et redoutable intrication entre l'ignorance et le savoir.

